

# Le libertaire

Rédaction :  
Administration : Jean Girardin,  
186, boulevard de la Villette, Paris (19°)  
Chèque postal : Jean Girardin 1191-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ETRANGER	
Un an ...	22 fr.	Un an ...	30 fr.
Six mois ...	11 fr.	Six mois ...	15 fr.
Trois mois ...	5 fr. 50	Trois mois ...	7 fr. 50

Chèque postal : Jean Girardin 1191-98.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

AU SECOURS DE PONS ET BLANCO

## Empêchons le crime !

Au moment où notre dernier numéro était mis en pages, trop tard, par conséquent, pour que nous puissions consacrer à cet événement la place qu'il mérite, un télégramme nous parvenait de Montpellier nous avisant que le gouvernement français avait accordé à l'Espagne l'extradition des camarades Pons et Blanco.

Ainsi, tandis que nous croyions que, avant de prendre une telle décision, le gouvernement examinerait minutieusement les fameux résultats du supplément d'enquête, alors que nous pensions qu'au moins un minimum de garantie serait laissé aux accusés et à la défense, le ministère Tardieu avait déjà décidé de donner satisfaction au macaque couronné, à l'assassin de Ferrer.

En ce moment surtout, où en Espagne la dictature est plus florissante encore qu'au temps de Primo de Rivera, où les syndicalistes sont traqués, emprisonnés, où tout ce qui n'adore pas la dynastie — même de simples républicains libéraux — est malmené, la liberté de réunion et de presse totalement foulée aux pieds ; en ce moment où la réaction est de nouveau brutalement déchaînée, nous ne permettrons pas que nos deux camarades soient livrés à Bérenger, car s'ils allaient en Espagne, ce serait la mort pour eux.

Aussi n'avons-nous pas perdu de temps. Le Comité du Droit d'Asile a immédiatement organisé un grand meeting à Paris avec le concours des organisations qui, depuis quelques années, appuient notre campagne pour le respect du droit d'asile.

Pons et Blanco, à l'heure où nous écrivons ces lignes, sont encore en France. Il faut donc faire diligence avant que les policiers d'Alphonse XIII ne viennent les chercher.

D'après les dernières nouvelles reçues, Pons et Blanco ne seraient plus à Montpellier, on les aurait changés de prison. Cela ne veut pas dire que le danger soit écarté, au contraire. D'un jour à l'autre, ils peuvent maintenant être remis aux mains de la police ibérique. C'est donc seulement une agitation immédiate, mais aussi vaste, aussi puissante que possible, qui peut faire reculer le gouvernement français dans son odieuse décision.

Souvenons-nous, camarades, que pareille autorisation d'extradition avait été délivrée dans l'affaire Ascaso, Durutti et Jover. C'est au tout dernier moment, parce que nous avions réussi à ébranler l'opinion publique, parce que grâce à nos efforts incessants nous avions obtenu l'adhésion des gens de cœur de toutes opinions, que nos trois amis furent libérés.

Eh bien ! il faut qu'il en soit de même pour Pons et Blanco. Mettons-nous bien dans l'idée que, même si Pons et Blanco ne voyaient pas la menace de mort suspendue sur leurs têtes à leur rentrée en Espagne, même si le gouvernement d'Alphonse XIII ne prenait contre eux aucune sanction pour leur évasion, ils seraient rejetés dans un bagne où ils iraient pour le restant de leur vie, puisque condamnés au bagne perpétuel. Ce serait donc quand même la mort, mais après combien de souffrances, qui les attendrait !

Pons et Blanco ont été condamnés uniquement sur des rapports de police, sans que la défense ait pu seulement obtenir la possibilité d'assumer son rôle, sans qu'aucune preuve de leur culpabilité ait été apportée. Ils ont été condamnés sur l'ordre de Primo de Rivera, uniquement parce qu'ils étaient des militants syndicalistes révolutionnaires, parce qu'ils combattaient la dictature infâme, parce qu'ils luttèrent pour l'émancipation de la classe ouvrière espagnole.

Leur condamnation par un tribunal extraordinaire n'est qu'un acte de vengeance, qu'une machination ourdie contre des ennemis politiques.

Il ne se peut pas que ces deux militants soient livrés aux bourreaux qui leur feraient payer cher leur évasion du bagne de Figueras.

Pons et Blanco appartiennent à la grande famille ouvrière, ils ont lutté sans relâche pour libérer leurs frères de misère de la réaction militaire et clérical ; la classe ouvrière de ce pays ne doit pas abandonner deux des siens, et

parmi les meilleurs, aux assassins qui règnent encore en Espagne.

Il n'y a donc pas un instant à perdre. Leur livraison à l'Espagne n'est plus qu'une question de jours — de peu de jours.

Pendant ce peu de temps qui nous reste, tous doivent élever leurs vigoureuses protestations. De partout, dans toute la France, il faut que la réprobation s'élève véhémentement, que tous les ouvriers, que tous les hommes libres signifient au gouvernement Tardieu que la volonté de ce peuple français, au nom duquel il prétend gouverner, est que Pons et Blanco doivent non seulement ne pas être livrés aux bourreaux espagnols, mais encore libérés de la prison dans laquelle on les détient encore au mépris le plus flagrant de la liberté individuelle.

Il ne doit plus suffire qu'un gouvernement de crime et de boue réclame deux de ses adversaires pour qu'aussitôt un ministère qui a le front de se prétendre républicain lui accorde les victimes demandées.

Si c'étaient été des bourgeois, des intellectuels appartenant à des partis politiques libéraux ou démocratiques, depuis longtemps la presse de gauche et élevée sa protestation, les politiciens et organisations politiques eussent parcouru la France pour empêcher que Pons et Blanco fussent livrés.

Est-ce que, parce que nos deux camarades sont deux ouvriers, parce qu'ils sont syndicalistes révolutionnaires ; est-ce que parce qu'ils ne portent pas de grands noms connus en littérature ou en politique, Pons et Blanco seront abandonnés aux tortionnaires espagnols ?

Nous ne le pensons pas. Déjà de précieux appuis nous sont acquis. Ce n'est cependant pas assez.

Il faut que l'opinion publique soit alertée, que la campagne redouble d'intensité et d'activité, qu'immédiatement, sans perdre un seul jour, s'élève une vague de protestation suffisamment puissante pour empêcher à Tardieu d'accomplir sa mauvaise action.

Allons, compagnons, à l'œuvre pour cette besogne de solidarité, de justice humaine. Empêchons à tout prix que le crime s'accomplisse. Sauvons Pons et Blanco, en le faisant nous nous sauverons un peu nous-mêmes.

**AUX CAMARADES.** — Le Comité du Droit d'asile, en organisant spontanément le meeting de Paris, a engagé de lourdes dépenses. Nous avons fait tirer sept cents affiches (dont on trouvera le texte en deuxième page) que nous avons fait placer sur les murs de Paris. Nous avons donné 1.000 francs pour la salle, les affiches et le timbre nous reviennent à 1.500 francs. Et, malheureusement, le C. D. A. est pauvre ! Si vous voulez que la campagne pour Pons et Blanco et celle pour Berneri continuent, il vous faut nous aider.

Le Comité du droit d'asile espère que vous aurez à cœur de l'assister dans sa tâche.

Envoyer les fonds à Jean Girardin, 186, boulevard de la Villette, Paris (19°) Chèque postal 1191-98 Paris.

A la dernière minute.

## Premiers résultats

Depuis huit jours, notre Comité a fait démarches sur démarches afin que le gouvernement français soit obligé de revenir sur la décision prise par ses services de livrer Pons et Blanco aux tortionnaires d'Espagne.

Il nous faut avouer que la Ligue des Droits de l'Homme a, elle aussi, agi en conséquence. Son secrétaire général n'a pas laissé de répit au Ministère de la Justice. Et nous apprenons, ce mercredi matin (au moment de la mise en pages du "Libertaire"), qu'un surseis de dix jours était accordé à Pons et Blanco ; que la Ligue des Droits de l'Homme fournirait, pendant ce temps, au Garde des Sceaux, un mémoire concernant l'affaire des deux victimes, et que l'étude de leur cas ferait à nouveau l'objet d'un dernier examen de la part du gouvernement.

Il apparaît donc impossible que nos deux camarades soient extradés.

Mais, quand même, veillons plus que jamais.

Le Comité du Droit d'Asile.

PROPOS D'UN PARIA

J'ai lu, il y a quelques jours, sous la signature de Paul Allard, dans l'Ere Nouvelle, un curieux article. Il y était question des consultations pour ménages stériles qui sont données gratuitement à l'hôpital Lariboisière.

A ces consultations d'un genre spécial, les clients sont, paraît-il, nombreux. Le nombre des femmes qui désirent avoir des enfants et ne le peuvent est, paraît-il, formidable. Et la femme d'accuser son propre-rien de mari et ce dernier de pester sur l'infertilité d'un terrain où il dispense pourtant une abondante semence.

Interviewé, le docteur Bouchacourt, qui a charge de renseigner les personnes stériles, a déclaré :

« On s'imaginerait communément que la Française d'aujourd'hui est délibérément malthusienne. C'est une erreur. Tous les jours nous voyons à Lariboisière des femmes appartenant à tous les mondes qui sont en proie à une véritable torture de n'être pas mères ».

C'est bien possible. Le besoin de maternité est inné chez toute femme normale. Il est inutile d'énumérer les raisons qui rendent actuellement la femme malthusienne.

Un ménage ouvrier, s'il peut, à la rigueur subvenir aux besoins d'un enfant, sait ce qu'il lui en coûte s'il commet la bêtise d'en adjoindre un deuxième. Au troisième c'est la mouise complète.

Un couple intelligent évite donc, avec toute la satisfaction du devoir accompli, cette alternative.

Le docteur Bouchacourt a déclaré également :

« Une catégorie particulièrement émouvante de notre clientèle est constituée par... les femmes qui, auparavant, n'ont pas voulu être mères et qui se sont confiées aux faiseuses d'anges ».

Il y a, par an, en France, 500.000 avortements provoqués, avec une mortalité de 5 %, ce qui représente un massacre de 25.000 jeunes femmes.

Celles qui y ont échoué deviennent stériles dans la proportion de 20 %. Or, un grand nombre sont prises de remords... Ce sont celles-là qui viennent chez nous. Vers 35 à 40 ans, alors qu'elles risquent de terminer, seules, leur vie, elles sont prises d'une extraordinaire passion maternelle refoulée et elles acceptent avec joie, sans hésitation, de subir la laparotomie ».

Cette consultation de stérilité, devient donc, comme le dit l'auteur de l'article, une « œuvre en faveur des avortées qui ont des remords... ».

Reste à savoir de quelle qualité sont ces remords. Si une femme vers l'âge de 35 à 40 ans a acquis une aisance suffisante qui lui permette de donner le jour, sans trop s'exposer à de cruels avatars, à un enfant, ce n'était sans doute pas le cas lorsque cette même femme a jugé, étant beaucoup plus jeune, nécessaire de se faire avorter.

Il y a, par an, dit la statistique officielle, 500.000 avortements provoqués, c'est beaucoup, semble-t-il. Il y en a certainement beaucoup plus, car, connaissant les risques de l'aventure, peu se soucient de lui donner une publicité.

S'il meurt par an 25.000 jeunes femmes par suite de manœuvres abortives, à qui la faute ?

Il faut que les eugénistes (sans enfants), les membres de ligues pour la natalité (tels les pères de famille Doumergue, Poincaré, Briand, etc.) en prennent leur parti : le malthusianisme, dans les circonstances présentes, ne peut, en France, que croître et embellir. — Pierre Mualdes.

A PLAT VENTRE DEVANT MUSSOLINI

## Le procès Berneri

Il nous parvient une nouvelle selon laquelle le calvaire de Berneri ne serait pas près de finir.

Nous disons, en fin du compte rendu de son procès qu'il a interjeté appel à la condamnation qui le frappe. Or, la loi française accorde un délai de dix jours pour enregistrer cet appel.

Nous croyons savoir que le gouvernement aurait l'intention d'expulser notre ami sitôt ce délai écoulé — c'est-à-dire le 26 courant.

Or, si cela était, ce serait un scandale sans précédent.

Nous n'osons pas croire cela possible et nous attendons un démenti — faute duquel nous entreprendrions une campagne intense et nous sommes sûrs que nous ne serions pas seuls.

\*\*

Mercredi 15 octobre, notre ami Berneri comparait devant les chats-fourrés de la 13<sup>e</sup> Chambre correctionnelle de Paris. Il avait, alors qu'il était détenu à Bruxelles, été condamné par défaut par cette même Chambre à six mois de prison pour détention d'explosifs.

Rappelons les faits qui valurent à Berneri cette condamnation. En 1929, les quotidiens nous apprenaient qu'on avait découvert la trame d'un vaste complot antifasciste, qu'un ancien directeur de journal italien émigré à Paris avait été arrêté parce qu'on avait découvert chez lui un colis contenant de la cheddite, que cet explosif était destiné à attenter aux jours des délégués italiens à l'Assemblée de Genève, que la police était sur la piste d'une véritable association de fomenteurs d'attentats, que d'autres arrestations étaient imminentes, etc., etc. Bref, c'était un véritable roman-feuilleton qui s'étalait quelques jours durant dans les colonnes des journaux français.

Mais bientôt, il fallut déchanter. La fameuse organisation de terroristes n'était qu'un mythe et le « complot » antifasciste le ramena au rang d'une simple provocation montée par la police politique italienne en France.

Le journaliste arrêté, Cianca, fut mis en liberté provisoire parce qu'un autre Italien, Berneri, détenu en Belgique, avait envoyé une lettre au Parquet de la Seine, dans laquelle il exposait les faits sous leur véritable jour.

Un homme qu'il croyait son ami — mais qui fut démasqué comme étant un agent provocateur à la solde de Mussolini, le ministre Menapace, était venu le trouver un jour en lui disant qu'il avait chez lui un paquet d'explosifs, mais qu'il avait la police française à ses trousses, qu'il allait être inévitablement découvert.

Il suggéra donc à Berneri qui connaissait Cianca, de demander à celui-ci d'être autorisé à garder chez lui ce dépôt. Berneri, pour éviter l'arrestation de Menapace, alla donc trouver Cianca qui accepta ce colis.

Mais le lendemain Menapace envoya une lettre au Parquet dans laquelle il dénonçait Cianca comme détenteur d'explosifs.

Lors du procès Cianca, ce dernier fut condamné à trois mois de prison avec sursis, le provocateur Menapace fut démasqué et condamné par contumace à deux ans de prison (mais il est maintenant en Italie pourvu d'un poste officiel) et Berneri à six mois de prison par défaut.

C'est donc sur opposition de Berneri, dont on connaît pas ailleurs la lamentable vie errante, que l'affaire revenait le 15 octobre devant la 13<sup>e</sup> Chambre.

L'INTERROGATOIRE

C'est l'inoffensif Breitling qui préside le tribunal.

On sent tout de suite que son opinion est arrêtée et que le Gouvernement français a promis à Mussolini la condamnation de Berneri. En effet, le président annonce qu'il ne tolérera pas que ce procès tourne aux débats politiques et qu'il prévient que si les témoins, l'accusé ou la défense tentent de se placer sur le terrain politique, ce ne pourra qu'être préjudiciable à Berneri. C'est une menace non déguisée à l'adresse de notre camarade au cas où on voudrait dénoncer l'ignominie du fascisme assassin.

Il explique que l'Ambassade italienne avait elle-même donné l'alerte à la police française.

Le président. — Vous avez été expulsé de France. Au dossier de votre procès en Belgique, où vous avez été condamné à cinq mois de prison pour infraction à un arrêté d'expulsion et port d'arme prohibée, vous êtes signalé comme anarchiste dangereux par les polices portugaise, espagnole et française.

Berneri. — Comment la police portugaise a-t-elle pu me signaler comme dangereux puisque je ne suis jamais allé au Portugal ?

Le président. — Toujours à ce procès de Bruxelles, vous avez déclaré être anarchiste, révolutionnaire et partisan de la violence.

Berneri. — Evidemment, si je suis anarchiste et révolutionnaire, je suis partisan de la violence. Seulement c'est trop simple, chaque fois qu'il y a un attentat, un acte violent, on affirme que c'est moi qui l'ai combiné. En vérité c'est trop facile !

Le président. — Quand vous avez été arrêté en Belgique, on a trouvé sur vous trois photographies de M. Bianco, ministre italien de la Justice. On en a conclu que vous vous prépariez à commettre un attentat contre la vie de ce ministre.

Berneri. — Ce n'était pas des photographies ni des agrandissements, comme vous le dites, mais simplement des portraits découpés dans des journaux et destinés à servir pour des caricatures à publier dans les publications antifascistes.

Le président. — Que comptiez-vous faire de la cheddite que vous aviez entreposée chez Cianca ? N'était-ce pas pour attenter à la vie des délégués italiens à Genève ?

Berneri. — Mais pas du tout ! Nous gardions cet explosif en cas d'éventualité, mais à aucun instant nous n'avions formé un projet quelconque d'attentat.

LES TEMOINS

On procède à l'appel des témoins. Le président renouvelle son avertissement d'éviter le terrain politique.

C'est d'abord Cianca qui dépose. L'ancien directeur du *Corriere della Sera* vient affirmer sa foi en la loyauté de Berneri. Il reconnaît que Berneri lui avait bien déclaré que le colis contenait de la cheddite. Il dénonce le rôle infâme joué par Menapace, provocateur à la solde de Mussolini.

« Il était d'ailleurs protégé par l'ambassade italienne, puisque bien qu'expulsé de France, il restait dans ce pays sans se cacher et au su de la police française. » Ernest Lafont vient ensuite, avec esprit et talent, stigmatiser la police italienne. En tant qu'avocat il eut plusieurs fois à s'occuper des affaires de machinations policières ; il remarque que les agents diplomatiques italiens sont presque uniquement pris parmi les membres de la police. Le fascisme italien fait en France une véritable importation d'agents provocateurs.

« La police et les autorités françaises font montre d'une complaisance extraordinaire vis-à-vis des provocateurs fascistes. N'apprit-on pas, pendant l'affaire Macia, que Garibaldi était appointé et par le « duce » et par la police française pour son œuvre abjecte.

« Ceux que nous envoie le gouvernement italien, que l'on pourrait appeler les « émigrés officiels », ne sont pas très désirables en France ».

Amédéo, proscrit italien, vient faire une déposition édifiante. Etant à Cette, en 1927, il eut l'impression que le consul italien de cette ville voulait à tout prix le faire passer à Marseille, à Marseille, le consul italien essaya, le 20 juillet 1928, de mêler Berneri à une affaire de complot. Ce consul fomentait des attentats pour faire croire que c'étaient les antifascistes les auteurs de ces attentats. A un tel point que les autorités françaises s'en étant aperçues le déclarèrent indésirable. Ce consul alla à Tunis, où il fit la même besogne, ce qui lui valut d'être expulsé de Tunisie. Or, au moment où cet individu était consigné à Marseille, 27 Italiens étaient surveillés étroitement parce que nourrissant de mauvais sentiments à l'égard de la famille royale d'Italie ou du gouvernement fasciste.

M<sup>re</sup> Lazurich. — Est-ce que Pangenito qui avait été inculpé dans l'assassinat de Matteotti ne recevait pas d'argent du gouvernement général de Rome ?

Amédéo. — Tous les assassins de Mat-

LE VENDREDI  
24 Octobre 1930  
à 20 h. 30

CONFÉRENCE

publique et contradictoire

(Suivie d'un débat large et sérieux)

par

Sébastien FAURE

Sujet traité :

“ JE NE CROIS PLUS EN DIEU ”

ET

“ JE COMBATS TOUTES LES RELIGIONS ”

Sont invités à la contradiction : les Prêtres, les Pasteurs, les Rabbins, ainsi que tous les adeptes de toutes les Religions.

A tous, nous assurons la liberté de parole

Les Groupes organisateurs.

Participation aux frais : trois francs.

Nota. — Les bénéfices de cette conférence sont totalement attribués à « l'Encyclopédie Anarchiste », ouvrage en cours de publication.

Métro : Belleville — Tramways : 26 et 5 — Autobus : BF — N — BN

AU THEATRE  
DE BELLEVILLE  
46, Rue de Belleville



teotti ont été entretenus en France par le gouvernement italien pour qu'ils gardent le silence.

Rina Belloni apporte un témoignage d'une grande importance. Le 12 juillet 1928 elle a été accostée dans la rue par quelques individus qui la conduisirent chez le vice-consul d'Italie. Celui-ci lui demanda si elle connaissait Berneri. A sa réponse négative il lui demanda si elle voulait affirmer que Berneri avait habité chez elle et qu'il avait apporté des explosifs. Si elle consentait à cela il lui offrait de lui assurer une belle situation. Comme elle refusait de se livrer à cette vile besogne, le vice-consul la renvoya en lui donnant deux gifles.

Montasini vient affirmer son amitié pour Berneri. Tous les consuls et ambassades d'Italie ne sont que des repaires de provocateurs. Il a assisté à plusieurs faits de provocation dont il cite un exemple.

Puis c'est l'ingénieur Rossetti qui est à la barre. Lieutenant de vaisseau, ayant coulé plusieurs bateaux allemands et autrichiens pendant la guerre, il est décoré de tous les ordres alliés. Il était royaliste, mais les odieuses manières du fascisme ont fait de lui un ennemi du régime italien.

Il fut obligé de s'exiler et pour vivre, aujourd'hui, il exerce le métier de typographe en France.

Berneri, dit-il, est un homme d'un courage hors ligne, d'un désintéressement et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloges.

Il connut de nom Berneri en 1924, en Italie, par une invitation qui lui fut adressée pour la formation d'une école libre. Le nom de Berneri figurait parmi les signataires et comme il fallait un grand courage pour essayer de fonder une école libre il retint en sa mémoire les noms des signataires. Cette école, du reste, ne put fonctionner.

« Je fus, ensuite, obligé de m'exiler à mon tour. Je m'en fus en Angleterre. En 1929, j'eus l'occasion d'être présenté à Mme Berneri qui était personne de confiance d'un comité de secours fondé à mon domicile à Londres. Elle était chargée, en France, de distribuer des secours pour soulager la misère et le dénuement des proscrits politiques italiens.

« J'eus ensuite des entrevues avec Berneri. Les conversations que nous eûmes ne firent qu'augmenter ma sympathie pour lui.

« Je comprends, eu égard à la situation de l'Italie, que des gens épris de liberté soient portés vers une forme d'activité que je ne discute pas, mais que j'admets.

« Je suis aujourd'hui typographe, mais nous tous, proscrits, préférons changer de métier pourvu que nous puissions travailler dans une atmosphère de liberté. Je salue ici Berneri, bon ouvrier de la libération de notre malheureux pays. »

#### LE REQUISITOIRE

Le procureur de la République prend ensuite la parole. Il tient tout d'abord à flétrir Menapace et tous les provocateurs pour leur besogne odieuse. Ce sont des infâmes personnages.

Il demande au tribunal de maintenir la condamnation de six mois qui frappe Berneri. Certes, il rend hommage à la loyauté de notre ami qui, de Bruxelles, a écrit pour se dénoncer comme étant celui qui avait apporté l'explosif chez Cianca. Sans sa lettre courageuse, Cianca qui n'avait pas voulu dire qui lui avait fourni cette cheddite aurait été condamné lourdement.

Mais il retient que Berneri n'est pas un révolutionnaire en paroles, un théoricien de la violence, mais qu'il est aussi un homme d'action qui combatta par tous les moyens, même en pays étrangers, le gouvernement de son pays.

« Berneri savait qu'en prenant cet explosif il contrevenait aux lois françaises. Il faut le condamner, car il faut interdire aux étrangers de mener en France une activité révolutionnaire. »

#### LA PLAIDOIRIE

M<sup>r</sup> Lazurick répond au procureur. Il montre la manœuvre qui consiste à désolidariser Cianca d'avec Berneri. Il n'y a que deux hommes antifascistes, il faut leur infliger le même traitement car l'un et l'autre ne sont que des victimes du provocateur Menapace.

Le gouvernement italien entretient en France des provocateurs, ce sont ces provocateurs qui ont monté des attentats pour manifester leur activité.

Le procureur disait qu'il fallait interdire aux étrangers de mener une activité révolutionnaire. Mais un gouvernement étranger a-t-il le droit de fomenter en France des attentats, des crimes ? Le dossier Volpi est éloquent à ce sujet. On y voit que dès 1923 des hommes qui occupent une situation importante aujourd'hui en Italie furent envoyés en France pour provoquer des attentats.

Menapace a été mêlé à plusieurs affaires, plusieurs fois il a tenté de faire tremper Berneri dans ces machinations.

« Berneri s'est présenté librement, spontanément, de son plein gré devant vous. Vous devez répondre à la confiance qu'il a mise en vous. »

Hélas ! malgré les témoignages et la plaidoirie le siège du tribunal était fait. Magistrats à la solde d'un gouvernement de laquais, ils appliquèrent à Berneri la condamnation que ce gouvernement leur avait ordonné d'appliquer. Après un simulacre de délibération le tribunal confirma le premier jugement qui condamnait Berneri à six mois de prison.

#### LA CAMPAGNE CONTINUE

Notre camarade Berneri a fait appel de ce jugement inique. De notre côté, nous allons activer notre campagne en sa faveur. Il faut que tous les groupes organisés en France de vastes meetings pour protester contre la condamnation de Berneri. Il faut que l'arrêté d'expulsion soit rapporté et que notre ami, chassé de son pays, chassé de Belgique, d'Allemagne, de Hollande, refusé par le Portugal et l'Espagne puisse trouver en France auprès de sa femme et de sa vieille mère un asile sûr contre Mussolini et sa bande de criminels provocateurs.

La classe ouvrière, les gens de cœur mis par nous au courant de cette affaire seront, nous en sommes persuadés, à nos côtés pour défendre le droit d'asile et la liberté individuelle menacés dangereusement par un gouvernement qui semble être aux ordres de toutes les tyrannies criminelles.

La campagne continue donc — et plus vigoureuse que jamais !

## CHOSSES INDOCHINOISES

La besogne de « civilisation » et de pacification se poursuit en Indochine, toujours par les mêmes méthodes, et qui doivent être tenues pour bonnes par tant de gens qui, dans la métropole, se targuent si facilement de sentiments généreux et humanitaires puisqu'il n'a été élevé contre elles presque aucune protestation.

La liste serait longue des « opérations » déjà annoncées officiellement : Expéditions punitives, villages détruits, arrestations en masse, fusillades des manifestants.

L'un des plus récents communiqués triomphants du ministre des Colonies signale en terme doucereux qu'entre autres choses :

« Dans la région de Hué et de Vinh, de nombreux villages, travaillés par la propagande révolutionnaire, ont fait leur soumission aux autorités amnitiées. On signale dans toute la province une sensible amélioration.

« Une colonne de police de la garde indigène, poursuivant l'œuvre d'épuration, a procédé à l'arrestation de plusieurs agitateurs. »

Malgré ces circonlocutions et ces habiletés, ce communiqué marque assez les procédés par lesquels on entend rétablir la soumission et rassurer les profiteurs de la politique coloniale.

À ces déclarations officielles et déjà édifiantes, il n'est pas inutile d'ajouter et d'opposer celles faites récemment par un compatriote des victimes des méthodes gouvernementales dont, en plein Paris « démocratique », il est victime lui-même.

Arrêté il y a quelque temps, à la suite de la manifestation des Indochinois habitant Paris contre la répression qui sévit dans leur pays, Tao a été tout simplement inculpé de « complot contre la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat ». Au juge d'instruction chargé d'établir cette effrayante inculpation, il s'est expliqué en une protestation dont nous voulons reproduire quelques passages.

Communiste, Tao n'est pas des nôtres. Nous sommes certainement en divergence d'idée avec lui sur d'innombrables points, et sur les meilleures méthodes pour amener à leur commune émancipation les travailleurs des métropoles et des colonies.

Sur ce sujet, notre ami Sébastien Faure donnait, vendredi dernier, une conférence rue Grange-aux-Belles, à Paris.

Disons qu'un nombreux auditoire avait répondu à l'invitation des groupes organisateurs et c'est devant une salle bien garnie que l'orateur commença à traiter son sujet.

Tout d'abord il établit nettement la différence qui existe entre la foi, basée sur la croyance, et la certitude, fondée sur le savoir.

Toute foi a son culte, tout culte a son clergé. Dieu à l'Eglise, la patrie ses soldats, ses officiers, l'Etat ses ministres, ses fonctionnaires, etc., etc.

Ce sont tous ces cultes : déisme, étatsisme, patriotisme, parlementarisme, propriété, culte de la famille, de la morale officielle, sur lesquels s'appuie l'Etat social actuel qui sont en train de disparaître. Et notre ami, durant plus de trois quarts d'heure, en fournit d'abondantes preuves.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Telles sont les questions qui se posent après ces constatations. Sébastien Faure n'hésite pas à affirmer que c'est un bien.

D'aucuns disent que ces cultes ont eu leur utilité dans le temps.

Ce n'est pas prouvé. Mais même si l'on prouvait cette utilité, en quoi cela légitimerait-il ces cultes aujourd'hui ?

Jadis les hommes habitaient des cavernes pour se protéger des bêtes sauvages, donc les cavernes ont été utiles à l'humanité. Cela veut-il dire que l'on doive encore habiter les cavernes ?

Au siècle dernier on s'éclairait à la chandelle ou à la bougie. Ces deux genres d'éclairage ont, incontestablement, eu leur utilité. Faudrait-il pour cela continuer à s'éclairer à la chandelle ou à la bougie ?

Eh bien ! tous les cultes examinés plus haut, même s'ils avaient eu leur utilité (ce qui est loin d'être sûr), ne sont aujourd'hui que des entraves au progrès, que des obstacles à l'émancipation humaine. Il faut se réjouir de les voir perdre chaque jour un peu de leur puissance morale.

Une demi-douzaine de contradicteurs se font inscrire. C'est d'abord René Valfort qui vient nous parler, on ne sait pas bien pourquoi, de « foi » anarchiste. Il se déclare en accord sur beaucoup de points avec Sébastien Faure. Il combat le culte de la patrie, est partisan de la désobéissance et du refus de servir. Pour combattre la guerre tous les moyens sont bons. Cependant il croit que Sébastien Faure se trompe lorsqu'il prêche l'abstention des urnes.

Si, par exemple, en pleine guerre, des élections avaient lieu (comme cela se produisit en Angleterre) et qu'il y eût deux candidats en présence : un patriote et un partisan de la paix immédiate, le devoir de tous les ennemis de la guerre, y compris les anarchistes, serait de voter pour le pacifiste. Puis, il nous dit qu'il se pourrait bien que si une guerre éclatait, Briand fût assassiné comme Jaurès en 1914.

D'autres contradicteurs vinrent ensuite mais sortirent entièrement du sujet. Signalons cependant un certain avocat, Duillet, qui, ayant débuté par une phrase insolente et provocatrice à l'égard des auditeurs, fut obligé, devant l'indignation de ceux-ci, de renoncer à la parole.

Sébastien Faure répond donc à Valfort.

Qu'importe ? D'une part, il est la victime d'une abominable répression contre laquelle nous ne saurions trop nous insurger. Et, d'autre part, il y a dans ce qu'il a dit des protestations véhémentes et émouvantes et auxquelles nous ne saurions trop nous associer. Parce que tout ce qui est humain est nôtre.

Je voudrais vous signaler, et j'insiste là-dessus, que c'est à l'aide de pareilles gens et de pareils racontars que le gouvernement d'Indochine essaye de justifier le régime de terreur auquel il pratique.

Les impérialistes comptent maintenir leur domination en Indochine avec de tels procédés. Ils ne font que précipiter leur chute certaine.

Depuis mon dernier interrogatoire, la répression n'a fait que s'accroître en Indochine. Plusieurs des nôtres ont eu la tête tranchée, le corps criblé de balles.

Je ne laisserai pas passer l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui d'élever, au nom de mon parti et de la classe ouvrière, la protestation la plus véhémement contre les massacres des Pasquier et Cie.

On a bien guillotiné les insurgés de Yen-Bay, on a bien fusillé les manifestants de Vinh, de Cochinchine, mais tous les jours des milliers et des milliers de combattants nouveaux entrent en bataille. Les derniers événements du Nord-Annam en font foi.

Constatons-le une fois de plus. La quasi-indifférence témoignée par ce qu'il est convenu d'appeler l'opinion publique et par ceux qui se prétendent mission de la diriger, en présence de ce qui se passe en Asie, est un des scandales les plus écœurants de l'époque actuelle.

S'il y a encore en France des journaux qui ne soient à la solde de ceux qui ont besoin qu'on fasse le silence sur ces horreurs, s'il y a des hommes de pensée qui aient gardé le souci de leur liberté de pensée et la possibilité de la manifester s'il y a une classe ouvrière qui, malgré ces meneurs, soit capable de s'unir pour une action digne d'elle, il est temps qu'ils se révoltent pour protester et agir contre les abominations de la civilisation en Indochine.

PIERRE ESLENS.

## LA FOI SE MEURT

Certes, tous les anarchistes sont ennemis de la guerre, mais s'ensuit-il qu'ils doivent voter pour un candidat pacifiste ? Non !

« Si je votais pour un tel candidat, explique notre ami, j'ai bien peur que, étant d'accord avec lui sur la paix, je ne tarde pas à être en flagrante opposition avec mon mandataire sur toutes les autres questions. Il ne faut pas oublier qu'un député a pour fonction de faire les lois les plus diverses sur tout ce qui concerne la vie d'une nation.

« Et j'irais voter pour un homme uniquement parce que je partage son avis sur une seule question, sans m'occuper des autres qui peuvent avoir la même gravité ? »

La guerre ne peut pas être empêchée par le bulletin de vote, il faut autre chose de plus puissant : la force révolutionnaire de la classe ouvrière. Le parlementarisme a fait faillite et ne peut, tout au plus, que servir les intérêts des privilégiés de l'ordre social actuel. Les anarchistes le combattent donc en n'importe quelle occasion.

« Valfort nous a dit que Briand, si une guerre survenait, pourrait bien subir le sort de Jaurès. Et après ? Cela serait pour lui l'occasion d'avoir une belle fin. Ce serait, en quelque sorte, une petite réhabilitation, et il en a tellement besoin ! »

Valfort parlait de « foi » anarchiste ? Eh bien ! s'il avait suivi attentivement la démarcation faite au début de la conférence entre la foi et la certitude, il n'aurait pas commis cette erreur.

C'est parce que les connaissances que nous possédons nous permettent de savoir qu'une société peut parfaitement vivre sans autorité, que nous sommes anarchistes.

Ces cultes qui se meuvent, basés uniquement sur des superstitions, nous voulons les remplacer avantageusement par la certitude anarchiste, fondée sur la science et sur le travail de tous.

Aux sociétés criminelles qui résultent de ces cultes mourants, nous voulons substituer la société fraternelle et libre : l'anarchie.

Et, sur ces paroles, la réunion prit fin après que Sébastien Faure eut donné rendez-vous pour le vendredi suivant à la deuxième conférence qui, nous n'en doutons pas, sera aussi réussie que la première.

Sébastien Faure, malgré ses soixante-treize ans, est resté étonnamment jeune, son discours est toujours aussi bien construit, son argumentation aussi solide, sa réplique aussi alerte.

Nous ne pouvons que nous réjouir de ces preuves de vitalité qui nous promettent de garder encore longtemps parmi nous ce bon ouvrier de la cause libertaire.

Louis LE BOU.

#### AUX ABONNÉS EN RETARD

LE LIBERTAIRE ne pouvant supporter longtemps les frais du service gratuit aux abonnés en retard, ceux-ci ne s'annonceront pas de se le voir supprimer s'ils négligent de se réabonner en temps voulu.

## LES GAZ

Victor Méric publie dans Le Soir, une enquête sur la prochaine guerre aérienne. Du numéro spécial présentant cette enquête, nous extrayons ce passage qui donnera une idée de ce que peut faire la science au service de la mort.

Ah ! vous ne croyez pas à la guerre des gaz ?

Eh bien ! écoutez. Voici ce qui nous est réservé, d'après le classement du docteur Hanslian. Les gaz toxiques et meurtriers se divisent en six groupes :

- 1° Les lacrymogènes ;
- 2° Les asphyxiants ;
- 3° Les cyanhydriques ;
- 4° Les gaz moutarde ;
- 5° Les arsines ;
- 6° Les explosifs et incendiaires.

Les lacrymogènes agissent sur les yeux, sur les muqueuses des organes respiratoires, sur l'estomac. Les plus redoutables d'entre eux sont le brombenzylcyanide et le chloracétophène. Trois dix millièmes de milligramme suffisent, dans un mètre d'air, pour détériorer et nettoyer le malheureux dépourvu de masque.

Les asphyxiants comprennent le fameux phosgène, le palite, le nitrochloroforme. Le phosgène est un mélange de chlorure gazeux et d'oxyde de carbone exposé au soleil et qui, jeté dans l'air, en quantité minime, détermine l'empoisonnement. Le plus terrible, c'est que la mort n'intervient que quelques jours après, parmi d'horribles souffrances. L'homme atteint est pris, d'abord, d'étouffements ; la bouche se couvre d'écume, le visage devient bleu et vert. Le nitrochloroforme, plus lourd que l'air, provoque la cécité et l'empoisonnement. Les Anglais l'appellent le « vomiting-gas ».

Les cyanhydriques aboutissent à la paralysie du système nerveux et des organes respiratoires. C'est la mort immédiate. Les gaz moutarde, dont l'ypérite est le plus bel ornement, sont invisibles et à peu près inodores. Ils opèrent sournoisement, séjournant pendant des semaines dans les trous, les creux d'herbes. Ils tuent tout ce qu'ils touchent, soit par contact direct, soit par volatilisation. Ils rongent la peau, produisent des abcès purulents, des nécroses, toutes les infections, particulièrement dans les parties sexuelles. Pas de masques possibles contre ces gaz.

Les arsines se divisent en série aromatique et série grasse. La première série comprend les gaz irritants qui traversent les masques. La seconde comprend surtout l'infamie lewisite, imaginée vers la fin de la guerre par les Américains et baptisée « rosée de la mort ».

Les explosifs et incendiaires sont à base d'oxyde de carbone. Ils permettent la destruction des villes vouées aux flammes.

Naturellement, je résume la place ne faisant défaut. Mais il faut qu'on sache que ces variétés de gaz sont les gaz connus. Il en est d'autres. Chaque jour on fait des progrès dans l'art de l'empoisonnement. Déjà, on connaît des produits qui, d'après le professeur Zanger, de Zurich, déterminent des désordres mentaux chroniques, de violentes convulsions, cent fois plus terribles que les symptômes analogues dus à la strychnine. Et l'on nous parle, maintenant, des bombes « Elektron » capables de réduire, en quelques heures, une ville, comme Paris, Londres ou Berlin en cendres.

Est-on édifié ?

Faut-il ajouter que partout, dans toutes les nations, sous le prétexte d'industries de paix — colorants, engrais, etc. — on fabrique, d'un bout de l'année à l'autre, gaz sur gaz ? La Russie soviétique est allée même jusqu'à la confection de bombes à bactéries. Que nous réserve demain ?

Nous n'en sommes qu'à la guerre chimique. Mais l'on songe à utiliser les ondes. La mort, bientôt, viendra de loin. La guerre électro-chimique est à l'horizon.

Victor MERIC.

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans  
Samedi 25 octobre, à 20 h. 30, Salle des Fêtes

### CONFÉRENCE

publique et contradictoire

« CE QUE VEULENT LES ANARCHISTES »

par Georges BASTIEN

Appel à la contradiction

Cette conférence est la première d'une série de six pour lesquelles nous avons sollicité le concours de Bastien, Loréal, Besnard, Lemeillour et Sébastien Faure.

Les gouvernants doivent-ils obéissance au gouvernement dictatorial d'Espagne ? La nouvelle qui nous parvient permet de le croire.

LIVRÉS, PAR LA FRANCE, AUX BOURREAUX D'ESPAGNE !

Deux syndicalistes espagnols — PONS et BLANCO — ont été condamnés par les tribunaux de Barcelone, au moment de la pire répression, à la détention perpétuelle en raison de leur agitation révolutionnaire. Après une incarcération de sept années, ils parvinrent à s'évader et se réfugièrent en France. L'Espagne réactionnaire les réclame... et le gouvernement « républicain » de M. Tardieu vient de décider de les livrer.

Le dernier mot est à toi, Peuple de Paris !

PONS et BLANCO sont encore sur le territoire français. Ils nous appartiennent donc de les sauver si la protestation à laquelle nous te convions, PEUPLE PARISIEN, s'élève très puissante. Souviens-toi du sort affreux de Francisco Ferrer et empêche les services judiciaires et policiers de M. Tardieu d'envoyer deux braves types mourir dans les prisons d'Espagne.

ENTRE DANS L'ACTION, PEUPLE DE PARIS, ET DEUX HOMMES TE DEVRONT LA VIE ! ACCOURS AU

GRAND MEETING

Mercredi, 22 octobre à 20 h. 30  
Théâtre de Belleville, 46, rue de Belleville

Y PRENDRONT LA PAROLE :

TORRES, avocat. Georges PLOCH, Homme de lettres. Sébastien FAURE, Comité du Droit d'asile. CORCOS, avocat.

E. LAFONT, Député. ANGELE, Comité central. PIVERT, Parti socialiste. LEFEVRE, C.G.T. LE PEN, Comité départemental.

Le Comité du Droit d'asile.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Inconscience ou cynisme

Un vieil axiome émet cette constatation qu'un criminel revient toujours au lieu de son crime. Nous avons pu constater, vendredi dernier, que ce proverbe contient une large part de vérité.

Notre ami Sébastien Faure, donnait, ce soir-là, une conférence rue Grange-aux-Belles. A un moment donné, un violent remous se produisit vers l'entrée de la salle, un homme était rapé zement expulsé.

C'était Albert Treint. Le fameux capitaine Treint, ancien secrétaire du Parti communiste, l'homme qui, le onze janvier 1924, avait donné, en cette même salle, le signe de la fusillade qui devait tuer nos amis Clos et Poncel.

Il fallait une certaine dose de cynisme ou d'inconscience de la part du triste individu pour oser venir dans une réunion anarchiste organisée dans le local même où, six ans auparavant, il avait fait tirer sur les libertaires, en avait fait tuer deux et blesser quelques autres.

On conçoit que nos camarades, lorsqu'ils reconquirent le sinistre personnage ne purent maîtriser leur indignation : ils considérèrent sa présence en un tel lieu comme une véritable provocation et signalèrent verbalement à ce peu reluisant spécimen d'humanité qu'il eût à aller se faire pendre ailleurs.

Le capitaine Treint, piteux comme un renard, qu'une poule aurait pris, fut appréhendé et proprement mis dehors.

Une sévère correction lui fut administrée, sans pourtant que le dommage causé à son physique fut important. Les anarchistes n'aiment pas se mettre à plusieurs pour accabler de coups un individu isolé — même s'il est aussi peu intéressé que le responsable d'un double assassinat.

Pour ma part, je ne puis que regretter que le capitaine Treint s'en soit tiré à si bon compte.

Il eut été d'une haute moralité que le criminel reçût la leçon qui avait mérité.

Quelques bons coups de botte dans son arrière-Treint auraient peut-être réveillé la conscience du misérable.

Car m'est avis que sa conscience, s'il en a une, doit certainement se loger dans cette partie de son individu.

Et, si j'ai un bon conseil à lui donner, c'est, à l'avenir, d'éviter de venir mêler son indésirable personne aux nôtres, car il pourrait bien ne pas s'en tirer à aussi bon compte que vendredi dernier.

Aristobole.

★

#### FERME TA G..., GASTON !

Gaston Momnousseau, secrétaire de la G. T. U., a du culot.

Une fois de plus, dans un article paru dans la V. O. du 3 octobre, il essaye, pour ne pas changer d'habitude, de bayer sur les anarchistes en parlant du drapeau souillé des anars (sic)...

Allons, Gaston, calme-toi ; tu sais bien qu'il ne faut pas nous la faire. Toi, un révolutionnaire ?... Laisse-nous rire !

Voici près de dix ans que tu casses la croûte comme un maquereau aux crochets de la classe ouvrière. Ton révolutionnarisme s'arrête à ton porte-monnaie.

Rappelle-toi, Gaston... Pendant neuf mois tu as palpé, pendant ton emprisonnement à la Santé, 1.500 francs par mois alors que le pauvre bougre de la base, lui, ne touchait que 100 francs...

C'est ça ton communisme, ça ton égalité ?... Bigre, tu ne travailles pas pour rien... Dire que c'est toi, gamellard, qui donne des leçons de révolutionnarisme aux autres ?...

On en reparlera, Gaston.

Avez-vous pensé

à aider

le « Libertaire »



## INTERNATIONALISME FASCISTE

Les jours de la boucherie mondiale ne sont pas si éloignés de nous pour que chacun ne puisse se rappeler la haine inextinguible prêchée alors contre le Boche, la Bochie et autres stupidités semblables. Le massacre terminé, il fallait pendre — du côté allemand uniquement, bien entendu — tous les responsables, comme si elle pouvait être conduite autrement. Un jugement sommaire devait notamment nous débarrasser de la maison impériale et de toutes les maisons princières d'Allemagne, à quoi nous n'aurions rien à redire, sinon qu'il fallait en faire de même du côté des Alliés du droit !

Mais ce projet de vengeance fut bien vite abandonné. Les Hohenzollern purent même rentrer en Allemagne et y parader tranquillement. Le roi d'Italie maria l'une de ses filles à un prince allemand, aux applaudissements de la tourbe qui avait le plus préché l'extermination des Tudesques.

Maintenant voici ce qu'une dépêche veut bien nous apprendre :

**CORBIENCE, 6 OCTOBRE.** — Samedi a eu lieu à Corbienc la grande journée de l'organisation armée des nationalistes allemands, le « Casque d'acier ». Plusieurs orateurs ont fait comprendre qu'il n'existe aucune divergence sérieuse entre le « Casque d'acier » et le Parti fasciste allemand. Devant le monument de Guillaume I<sup>er</sup> le colonel Dunsenberg, un des principaux commandants du « Casque d'acier », a prononcé un discours devant quelques dizaines de mille manifestants. Il a déclaré entre autres que plusieurs millions de citoyens allemands sont aujourd'hui opprimés, en Alsace-Lorraine, à Eupen et Malmédy, dans la Sarre et en Pologne. Par la révision des traités de Versailles, le dernier citoyen allemand doit récupérer sa liberté d'Allemagne. L'orateur a également pensé à « dernier empereur, trahi et banni ».

Plusieurs invités ont pris la parole au cours d'un banquet, notamment le député italien Malmi, président des groupes fascistes universitaires. Il a parlé, en langue italienne des liens étroits qui existent entre la milice fasciste et le « Casque d'acier » et de la nécessité d'une collaboration entre l'Italie et l'Allemagne, deux pays qui « ont eu l'occasion de se connaître et de se comprendre », a déclaré le député fasciste. Malmi a été vivement applaudi et salué à la romaine par de nombreuses personnalités, notamment l'archevêque d'Alger, présent en uniforme de colonel des hussards de la mort, ainsi que par les fils du Kronprinz et le prince Eitel-Friedrich. Samedi soir, le monument de Guillaume I<sup>er</sup> a été illuminé.

La haine s'est donc transformée en très cordiale amitié dans un but commun de réaction. Mussolini témoigne aussi, d'ailleurs, toute sa sympathie aux Autrichiens, Hongrois et Tchèques, tous ennemis de la veille, contre lesquels il tonnait au cours des hostilités, les dénonçant surtout comme les ennemis des démocraties occidentales ! Aujourd'hui ces mêmes démocrates ruinent le monde, tandis que les régimes d'absolutisme et de dictature s'attachent à le sauver !

Nous avons ici la preuve irréfutable que les divisions de races et de nations peuvent bien servir à dresser les peuples les uns contre les autres, mais que les privilèges et les possédants ont bien vite fait de les oublier dans une pensée commune d'écraser tout droit et toute liberté dans le monde.

A remarquer que le colonel Dunsenberg oublie dans sa harangue les Allemands du Tyrol qui ne sont certes pas les moins opprimés, sans doute pour ne pas déplaire au représentant fasciste.

En France, d'autre part, la presse cléricale et nationale par gratitude envers l'homme de la Providence, l'ami du Pape, se gardera bien de relever la brutale pro-

vocation fasciste, au moyen d'un délégué officiel, ne pouvant exprimer qu'une pensée préalablement approuvée à Rome même. Quelle tollé aurait soulevé une semblable déclaration de la part d'un personnage bolcheviste ! Mais tout est excusé et excusable de la part d'un Mussolini, même s'il réclame ouvertement Nice, la Corse et une partie des colonies françaises.

Pour tout le monde, le masque des nationalistes devrait être tombé, mais, non, grand est le nombre encore de ceux qui se laissent aveugler par les haïnes nationalistes et sont plus préoccupés des questions de frontières que du pain et du travail dont ils manquent. La haine du maître de l'étranger leur fait oublier celle du maître national, tandis que ce dernier sait fort bien s'entendre dans une pensée commune d'exploitation et de tyrannie avec ses congénères de n'importe quelle nationalité.

Et pourtant, il suffirait que les peuples, tous les peuples soient bien décidés à ne plus partir en guerre les uns contre les autres, pour que l'ordre capitaliste vivant surtout de la guerre ou de la menace de guerre vienne à s'écrouler bientôt.

## LE D'IMPING

Toute la presse bourgeoise continue à en parler, cherchant à expliquer par le dumping russe la désastreuse situation économique mondiale. C'est vraiment par trop idiot, surtout lorsqu'elle fait d'une pratique foncièrement capitaliste la pratique d'un soi-disant communisme qui, de l'aveu même de Lénine, n'est pas près d'exister en Russie.

Mais les bourgeois et bolchevistes dans cette affaire paraissent rivaliser dans le bluff et le bourrage des crânes. C'est ainsi que, d'une part, les agents de Moscou prétendent que la production russe va bientôt bouleverser le monde, d'autre part, ils font passer des communiqués comme le suivant, qui est un commentaire de la Prando à la campagne de presse contre le prétendu dumping bolcheviste.

Lorsque, avant la guerre, l'Angleterre préparait l'envolement de l'Allemagne, les lamentations sur le dumping allemand en Angleterre et dans ses colonies, furent l'un des moyens de mobilisation de l'opinion publique. La Russie tsariste exportait en Angleterre et en Allemagne des produits agricoles à un prix si bas que le sucre servait de nourriture aux porcs. Cependant, personne ne tira de ces faits la déduction qu'il était nécessaire de procéder à un blocus économique et politique de la Russie tsariste. La Russie tsariste a jeté chaque année, pendant la période 1909-1913, sur le marché mondial, une moyenne de 11.857.000 tonnes de blé, représentant la somme globale de 700 millions de roubles.

Le commerce extérieur de l'U.R.S.S. dans son ensemble, a atteint la moitié de celui d'avant-guerre, atteignant ainsi moins de 2 % du commerce mondial. On se demande de quelle façon miraculeuse ces deux pour cent peuvent troubler l'équilibre du marché mondial.

La légende d'une tentative soviétique contre l'économie mondiale par le moyen d'un renforcement des exportations ne peut donc aucunement être prise au sérieux.

Comprenez qui pourra. La production russe progresserait d'une façon merveilleuse, mais pour le moment l'exportation de la Russie atteindrait à peine la moitié de celle d'avant-guerre, et représenterait seulement le 2 % du commerce mondial. Voici un autre communiqué aussi incompréhensible :

Les Etats-Unis cherchent à tuer contre

l'importation soviétique du bois, en faisant allusion qu'il s'agit là d'un dumping.

D'après les statistiques américaines, les Etats-Unis ont importé en 1926 pour 96 millions 297.000 dollars de bois, dont pour 483 mille de provenance de l'U.R.S.S. (soit 0,5 % du total de leurs importations de bois) ; en 1929, ils ont importé pour 97 millions de dollars, dont pour 893.000 de provenance de l'U.R.S.S. (0,9 %).

Ces chiffres prouvent que le rôle de l'U.R.S.S. en tant qu'importateur du bois aux Etats-Unis est minime (0,9 %) et ne peut pas influencer les prix du marché.

D'ailleurs, en 1928-1929, l'U.R.S.S. a exporté au total 99 millions de mètres cubes de bois contre 10,5 millions d'avant-guerre (1913). C'est en 1929-1930 seulement que l'exportation du bois russe a dépassé de 14 % l'exportation d'avant-guerre.

Pourquoi donc n'a-t-on jamais parlé du « dumping » russe au temps des tsars ?

Nous reproduisons cette prose bolcheviste pour démontrer l'évidente mauvaise foi bourgeoise, mais aussi pour mettre en garde contre les perpétuelles affirmations de miracles de l'économie bolcheviste en tout pareils à ceux de l'économie fasciste.

## COMMUNISME D'ÉTAT

Chose singulière ! la communauté systématique, négation réfléchie de la propriété, est conçue sous l'influence directe du préjugé de propriété, et c'est la propriété qui se retrouve au fond de toutes les théories des communistes.

Les membres d'une communauté, il est vrai, n'ont rien en propre ; mais la communauté est propriétaire, et propriétaire non seulement des biens, mais des personnes et des volontés. C'est d'après ce principe de propriété souveraine que dans toute communauté le travail, qui ne doit être pour l'homme qu'une condition imposée par la nature, devient un commandement humain, par là même odieux ; que l'obéissance passive, inconciliable avec une volonté réfléchissante, est rigoureusement prescrite ; que la fidélité à des règlements toujours défectueux, quelques sages qu'on les suppose, ne souffre aucune réclamation ; que la vie, le talent, toutes les facultés de l'homme sont propriétés de l'Etat, qui a droit d'en faire, pour l'intérêt général, tel usage qu'il lui plaît ; que les sociétés particulières doivent être sévèrement défendues, malgré toutes les sympathies et antipathies de talents et de caractères, parce que les tolérer serait introduire de petites communautés dans la grande, et par conséquent des propriétés ; que le fort doit faire la tâche du faible, bien que ce devoir soit de bienfaisance, non d'obligation, de conseil, non de précepte ; le diligent, celui du paresseux, bien que ce soit injuste ; l'habile, celle de l'idiot, bien que ce soit absurde ; que l'homme enfin dépouillant son moi, sa spontanéité, son génie, ses affections, doit s'annuler humblement devant la majesté et l'inflexibilité de la commune.

P.-J. PROUDHON.

## Comité d'Entr'aide

CAMARADES,

N'OUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE » SOUTIENT LES EMPRISSIONNÉS ET LEURS FAMILLES.

FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

Adressez les fonds à Charbonneau, chèques postal 653-87, Paris (1<sup>er</sup>), rue des Roses, 22 (18<sup>e</sup>), ou veuillez les remettre au bureau du S. U. B., Bourse du Travail de Paris.

## LA VOIX DE PROVINCE

Adresser ce qui concerne la « Voix de Province » à Pierre Lentente, au « Libéraire », 186, boul. de la Villette, Paris (19<sup>e</sup>).

### ROUEN

Contre la guerre

La Fédération Normande de la Ligue des Réfractaires à toutes Guerres, considérant :  
1<sup>o</sup> Que tous les moyens employés ou envisagés jusqu'à ce jour pour lutter contre le fléau humain (la guerre) sont nuls ou ridicules ;

2<sup>o</sup> Que par les temps cahotiques et ultra-critiques que nous vivons, nous pouvons être à nouveau entraînés par le veulerie et la lâcheté qui nous entoure, et d'autres massacres dont on ne peut prévoir l'étendue, mais dont l'exemple de la dernière guerre est encore présent à nos esprits.

La Fédération Normande des Réfractaires lance un appel pressant à tous les hommes et femmes de cœur et dont la conscience n'est pas atrophiée par des théories mesquines, à tous ceux qui ont souffert et souffrent encore, à tous ceux qui aiment vraiment les leurs et, enfin, à toutes les Associations qui veulent lutter de toutes leurs forces contre toute guerre.

La Fédération envisage, dans sa propagande active, les meilleurs moyens pour détruire les germes de haine inculqués aux enfants, d'empêcher de fausser leur intelligence qui s'éveille par la litanie d'ennemis imaginaires, hommes n'ayant que le tort d'être nés de l'autre côté d'un fleuve ou d'un tracé de carte appelés frontières.

Devant la menace d'une guerre qui peut être proche, chacun doit dès maintenant prendre position, hommes et femmes, au-dessus de toutes les croyances, de tous les partis, pour vous et vos enfants, réfléchissez et ne laissez pas se renouveler les horreurs de l'ignoble et immonde fléau : la guerre.

Demandez-nous des bulletins d'adhésion pour vous et vos amis, faites de la bonne propagande autour de vous, nous sommes le nombre, nous serons la force.

Pour les fonds et adhésions adressez-les au camarade Baudin, trésorier fédéral, 1, rue Pavée, Rouen, Saint-Sever (Seine-Inférieure).

Pour tous renseignements écrire à Henry, 1, rue du Hallage, Rouen (Seine-Inférieure).

Le délégué régional : Henry.

\*\*\*

### SAINT-ETIENNE

Appel à l'action

Façon aux événements, il semble que les Groupes Anarchistes veulent réagir avec plus de vigueur ce qui nous comble de joie. Mais, lorsque nous cherchons trace de ce mouvement dans notre ville, quelle désillusion !

Les cas Pons et Blanco, Berneri, de tous ceux qui souffrent pour avoir plus virilement défendu nos idées, semblent laisser indifférents la plupart des camarades. Allez-vous, par votre nonchalance, donner votre adhésion aux iniquités gouvernementales, ou agir en accord avec vos principes et les faire connaître.

Camarade, rappelle-toi que pour que vive et grandisse l'Anarchie, il faut du cœur, de l'énergie et de la cohésion.

Allons, les convaincus, les sympathisants, venez nous rejoindre.

Le Groupe.

\*\*\*

### TOULOUSE

Est-ce ça l'organisation ?

Camarades, voici bientôt trois mois que le groupe de Toulouse a voulu essayer d'organiser une série de conférences pour cet hiver.

Pour cela, il s'est mis en relation avec 15 ou 16 groupes de la région du Midi, croyant que chez les anarchistes-communistes il y avait une volonté d'organisation et un désir d'instruire le peuple.

Tous les groupes intéressés ont reçu une circulaire leur détaillant les modalités de l'organisation des conférences et tous ont pu lire sur le « Libéraire » la même circulaire reproduite. Néanmoins, tous les groupes touchés par cette circulaire n'ont pas encore répondu ce qu'ils pensaient.

Cependant le temps matériel ne leur a pas manqué... la volonté peut-être ? Quoi dire de certains orateurs que nous avons pres-

sentis ? quelques-uns n'ont pas répondu, d'autres ont fait connaître leur réponse longtemps après, réponse affirmative ou négative.

Plus tard certains groupes nous ont écrit qu'en période de vendange, ils étaient dans l'impossibilité d'organiser. Tenant compte de ces observations, nous avons retardé d'un mois la première conférence et, malgré ce retard demandé, tous les groupes ne répondent pas et les fonds n'arrivent qu'au compte-goutte.

Pourtant, camarades, 1.500 francs répartis sur 15 groupes, la somme à payer par chacun d'eux, n'est pas colossale : 100 francs, 150 ou 125 francs pour permettre aux plus pauvres de payer moins.

Si les camarades le souhaitent, nous pourrions nous procurer cette somme. Pour ma part, je pense que beaucoup se désintéressent de l'organisation.

Cependant, camarades, que vous le vouliez ou pas, sans organisation, sans méthode, rien n'est réalisable pas plus que la transformation de la société que nous nous tar-

sons de désirer et de préparer.

Donc, des organisateurs pressentis, nous attendons la réponse de quelques-uns, par où ou par non.

...C'est-à-dire non plus n'ont pas le temps matériel pour nous répondre ?

Et ainsi, vous le voyez, camarades, toute tentative d'organiser quoi que ce soit devient impossible. Dans ces conditions, je crois que si nous persistons dans de pareilles méthodes, nous réussirons à faire croire à l'opinion publique et aux sympathisants que les anarchistes ne sont pas autre chose que des « fumeurs de mandoline ».

Et dire qu'on nous traite de rigoles !

Un camarade du Groupe de Toulouse.

### Tournée Bastien

Devant la nonchalance des groupes à répondre d'une façon catégorique à notre désir d'organisation, et nous trouvant dans l'impossibilité matérielle, nous nous voyons contraints de retarder cette tournée.

D'autre part le camarade Bastien nous informe que pour la date que nous avions fixée, fin octobre, motivé par un premier retard apporté à cette tournée, il ne pourra collaborer à celle-ci à cette date, ayant à tenir d'autres engagements.

Il nous dit qu'il peut être à notre disposition pour le mois de décembre.

Alors, camarades et groupes du Midi, c'est à vous de décider si vous croyez nécessaire et utile de faire entendre la parole anarchiste dans vos localités. Pour nous il nous apparaît nécessaire que nous devons faire tout ce qu'il nous est possible pour œuvrer dans ce sens. La parole est à vous tous compagnons et groupes du Midi.

V. NAN.

## Sébastien FAURE

Les crimes de Dieu

25<sup>e</sup> édition.

\*\*\*

Douze preuves de l'inexistence de Dieu

20<sup>e</sup> édition.

\*\*\*

Réponse aux paroles d'une croyante

\*\*\*

Les Anarchistes

(Ce que nous sommes, ce que nous voulons)

\*\*\*

Mon opinion sur la dictature

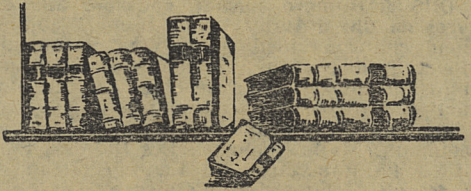
Chaque brochure : 0 fr. 50 ; les 50 brochures diverses : franco, 27 fr. 50.

\*\*\*

En vente au bureau du « Libéraire » Sociales.

## LES LIVRES

A.-L. Lally : *Hakini Bougouri*  
Georges Vidal : *Aventures*.



Nombreux sont les écrivains qui s'essayent à nous donner un reflet exact de l'âme gitane. Les uns et les autres se sont bornés à nous donner quelques aperçus au travers d'anecdotes plus ou moins vraisemblables.

A.-L. Lally vient, je crois, de nous en donner une analyse plus sérieuse et, ce qui est mieux, il a mis en son livre (1) cette âme bohémienne en conflit avec l'âme européenne dans le même cerveau.

Maximilien Barin, jeune paysan de 12 ans a été placé, à la suite du décès de sa mère, chez un de ses oncles, forgeron en Bourgogne. Mais comme celui-ci donne davantage de coups que de pain, il s'enfuit de chez lui et part sur la grand-route pour regagner le village Thouarsais où habite son père.

Sur sa route, il rencontre une troupe de romanichels qui le recueille, puis l'adopte. Il s'prend d'amour pour la fille du chef de tribu et c'est avec zèle qu'il partage les travaux de sa nouvelle famille.

Agé de dix-neuf ans, c'est un gars costaud, aux formes et à la force herculéennes. Il « fait » les poids et la lutte dans la troupe aux spectacles que donne celle-ci.

A force de vivre avec les romanichels, il a fini par en prendre les habitudes et, par dessus tout, il aime la liberté que la vie nomade assure à l'individu.

Cependant, un jour que la troupe s'était

installée pour la foire de Tulie, survint un grave incident.

Le frère de Maïne (c'est le nom de la fille du chef) s'était fait marchand de chevaux. Seulement ce n'était pas un maquignon ordinaire. Les chevaux qu'il vendait ne lui avaient généralement coûté que la peine de les voler. En ce jour de foire, il pria Maximilien de venir l'aider à vendre une belle bête. Il le laisse seul sur le marché : « Si tu peux en trouver mille francs, vends-la », lui dit-il.

Justement un homme vient, lui offre ce prix. Ils vont à l'auberge conclure le marché. Hélas ! l'acheteur n'était qu'un filic en civil.

Comme notre Maximilien ne peut dire où il a acheté le cheval, on le mène en prison. Devant le magistrat qui lui demande son nom : « Je m'appelle Hakini Bougouri » répond-il. C'est le nom d'un frère mort de Maïne qu'il aime. Il est porteur de vol de chevaux condamné à treize mois de prison.

Devant ce dévouement, le chef de la tribu, après que Maïne lui eut avoué aimer le « Gadje » (ce mot romanichel voulant dire l'étranger), décide que la tribu tout entière serait convoquée dans les environs de Fontevault (prison où le « Gadje » accomplissait sa peine) l'année suivante, le jour de sa libération et que Maïne serait fiancée avec Hakini Bougouri, qui deviendrait membre de la tribu.

L'année écoulée, tous sont donc réunis.

Oui, mais le fils d'un frère du chef (aïe ! quelle drôle de phrase !) de la tribu arrive et

et annonce à Maïne que leurs pères les avaient tous deux destinés à être mariés ensemble. La fille lui répond qu'elle en aime un autre et qu'elle va justement être fiancée ce soir à celui pour qui son cœur bat.

La cérémonie des fiançailles a lieu le soir dans les bois, puis la tribu reprend sa course errante, s'étant donnée rendez-vous au même endroit dans une année pour le mariage de Maïne et de Hakini Bougouri.

L' amoureux évincé s'enfuit en Espagne, conte sa mésaventure à un chef de tribu établi en Andalousie. Celui-ci est indigné de voir une fille zingare mariée à un étranger. Aussi donne-t-il des conseils pour perdre son rival heureux.

Celui-ci quelques jours après ses fiançailles était allé voir son vieux père qui lui avait appris que, en son absence, il avait été convoqué pour le tirage au sort. « Comme tu n'étais pas là, je suis allé à ta place, j'ai tiré un bon numéro, tu ne feras que trois ans ».

Cela ne fait point du tout l'affaire d'Hakini. Il est devenu bohémien, heimatlos, sans patrie, il entend le demeurer. Il se soucie fort peu d'aller donner trois ans de sa jeunesse à un pays qu'il ne veut point connaître. Il restera donc le romanichel Hakini Bougouri.

Le grand jour du mariage arrive. Au moment où toute la tribu est assemblée dans la forêt, les gendarmes font irruption pour arrêter « Maximilien Bardin, inconnu au service militaire ».

Une bataille terrible s'engage entre le réfractaire et les pandores. Ceux-ci ont déjà mordu plusieurs fois la poussière et nul doute qu'ils allaient succomber quand Hakini s'abattit en poussant un grand cri. La navaja de son rival l'avait atteint. (C'était du reste ce même rival qui l'avait dénoncé à la maréchaussée).

Hakini est conduit gravement blessé à l'hôpital de Montreuil-Bellay. Mais pen-

dans sa convalescence, une sœur qui s'était éprise de lui, le fit évader.

Nous le retrouvons à Londres, directeur de la Hakini Bougouri and Co Ltd.

Arrivé dans la capitale anglaise, il avait noué connaissance avec un aventurier qui avait été avec lui à la centrale de Fontevault. Ce dernier avait réussi à monter une affaire importante, il avait pris Bougouri comme secrétaire. La nièce de son patron, qui l'aimait, lui fit un jour commettre le « péché de la chair » et quelques jours plus tard, il se maria avec elle.

Qui mais... un membre de la tribu de Maïne avait réussi à le retrouver. Il lui dit que sa fiancée pleure et se meurt de ne pas le revoir. Hakini, qui n'avait jamais cessé d'aimer Maïne part en Espagne avec le romanichel.

Les deux amoureux se retrouvent à St-Sébastien. Une grande fête où toute la tribu est rassemblée a lieu pour célébrer le mariage à la manière gitane. Après la cérémonie, Maïne chante la *Légende* de Nadibakni et au même moment qu'elle achevait la dernière note du chant qui décrit la mort d'un amour d'une vierge sous les coups répétés du destin mauvais, la vierge épousée faisait entendre à tous la plainte angélique qu'écrivait le mot FIN à la page encore inachevée de sa toute jeune vie.

Et Hakini Bougouri, malgré qu'il eut dit « A jamais pleureront mes yeux ! » retournera à Londres auprès de sa femme anglaise qui lui donnera un fils.

Il y a dans tout le livre un souffle puissant d'indépendance et de poésie.

\*\*\*

On ne saurait en dire autant de la plaquette que Vidal nous donne (1), malgré qu'il ait mis en sous-titre le mot *poèmes*.

Décidément nous croyons que le gâtisme prématuré est une chose infiniment

(1) *Aventure* (édit. Les Humbles), 1 vol., 6 francs.

triste. Déjà nous avions dit son fait à Vidal à propos de son ouvrage « Ma femme et ma forêt ». Ce coup-ci, il se surpasse.

Tout le long des poèmes on lit : « Je veux. Je veux, je veux », que ça finit par devenir une obsession. Il se prend pour un Dieu, pour un fort.

Vidal se posant « en mâle imposant » — n'est-ce pas comme si par exemple je lançais un défi au géant Primo Camera pour un championnat du monde de boxe toutes catégories !

Il y a cependant quelques beaux poèmes dans cette plaquette, mais ils sont noyés parmi d'autres dont les vers sont écrits au mépris le plus absolu du rythme et de la prosodie. Les idées qu'ils contiennent sont ou boursoufflées, ou d'un comique inénarrable de par leur prétention — ou encore, d'une vulgarité répugnante.

Citons par exemple ceci (que les lecteurs m'excusent de leur présenter telle insanité, mais il le faut pour se rendre compte de la déchéance de Vidal) :

Je ne veux plus trouver de coqs dans ma cuisine  
Et le veau, dans ma chambre, a vraiment trop vécu.  
Femme, que cela change, ou je veux que ton cul  
S'épanouisse en arc-en-ciel sous ma badine.

Plaignons les abonnés des *Humblés* de ne recevoir, pour leur argent, que de tristes élucubrations semblables.

LOUIS LOREAL.

\*\*\*

LIVRES REÇUS : Blanche Bendahan : *Mazallob* (Le Tambourin) ; Han Ryner : *Crépuscule* (A. Messein) ; Rose Celli : *Comme l'eau* (Le Tambourin) ; Pierre Besnard : *Les Syndicats ouvriers et la Révolution sociale* (C. G. T. S. R.) ; Claire Cailiaux : *Mon Bien-Aimé repose en moi* (Le Tambourin) ; A. Hadengue : *Les gardes rouges de l'An II* (Plon) ; G. Gaudy : *Les galons noirs* (Tallandier) ; Lyg : *L'obligation militaire* (Imp. Toulousaine).

(1) *Hakini Bougouri* (édit. Figueire), 1 vol. 12 francs.



## DANS LES SYNDICATS

C. G. T. S. R.

## TOPAZE

Un conseiller municipal a eu la curiosité de questionner le Préfet de la Seine au sujet d'un enduit dont un entrepreneur (qui d'ailleurs paye fort mal ceux qu'il exploite) a cru bon de recouvrir, ou plutôt revêtir le pavage d'une voie.

Ce brave édile qui est tout miel pour les automobilistes dont il nous apparaît qu'il prend la défense, Libre à lui, quand à nous les pauvres piétons, nous ne prendrons pas la défense des écraseurs patentés qui, par leur langage imagé ont dépassé de cent cordons celui des gars du Bâtiment qui, cependant a sa renommée.

Il devrait y avoir au Conseil municipal, environ (car il y a toujours des vides) quatre vingt-cinq élus dont la curiosité soit quasi apparante.

Certes, un élu devrait être incorruptible, mais beaucoup de ces messieurs, en même temps qu'ils prétendent faire les affaires de la Ville, font les leurs avec toutes autres.

En somme, ils deviennent, ils restent ou ils sont, comme l'a fort judicieusement écrit l'auteur de la comédie, les initiateurs de « Topazes ».

Nos édiles, dont la curiosité, au sens péjoratif du mot, ne dépassait pas les horizons politiques, ne veulent apercevoir que ce qu'ils veulent ou qui peut les servir.

Nous avons signalé maintes et maintes fois dans les colonnes du « Libertaire », des chantiers de bâtiments où les entrepreneurs violent impunément le cahier des charges imposé, en cette matière, par la Ville.

Violation en général de la journée de huit heures, emploi de lichérons sur les chantiers, abus de la main-d'œuvre étrangère, matériaux défectueux ou de qualité douteuse, etc.

Ces messieurs aux prébendes ont laissé nos exploités en prendre à leur aise avec les deniers publics ou ont fermé les yeux sur les entorses les plus criardes.

Les habitations dites à Bon Marché, dont la bonne Ville de Paris faisait des gorges chaudes, ont été la source de bénéfices scandaleux réalisés par certains entrepreneurs peu scrupuleux. Le contrôle de ces constructions laisse en général à désirer et en fin de compte le contribuable qui est bien le co-chen de payant, n'en a pas pour sa galette.

Les services de l'Inspection du Travail ont été dans l'impuissance manifeste de faire respecter les huit heures et même, disons le franchement, le repos hebdomadaire.

Cependant les pauvres gars de la Bâtisse continuent à être divisés par les politiciens de tout acabit qui demain, prendront modèle sur les subordonnés de « Topazes » et s'en montreront fiers.

Les gens d'affaires et nos maîtres ont véritablement la partie belle puisqu'ils ont bien les bons bourgeois n'ont plus conscience de leur force. Si bien même que certains s'évertuent à danser sur des pointes d'aiguilles.

Ceci et cela doivent cesser, la 13<sup>e</sup> Région n'a que des moyens très limités pour étendre son champ d'action, les Syndicats et les militants devraient apporter à l'effort commun une collaboration plus étroite de façon à ce que les scandales que nous avons dénoncés ne se reproduisent plus au grand jamais.

La bonne Ville de Paris a encore des centaines de millions de travaux à soumissionner, c'est à nous qu'il importe d'être vigilant aussi bien au point de vue sécurité qu'au point de vue contrôle.

Il faut absolument reprendre confiance en cette disposition dont nous parlions, à la fois inerte et sentimentale. Le remède serait de ne jamais se permettre d'éprouver une émotion dans un concert sans l'exprimer ensuite d'une manière active quelconque. Il suffit de la moindre chose : parler aimablement à sa grand-mère, céder sa place dans un tramway, s'il ne se présente rien de plus héroïque, mais qu'on ne man que pas de le faire.

Ces derniers exemples nous font voir que ce ne sont pas seulement des sillons particuliers, correspondant à des actions déterminées, mais aussi des modifications plus générales, correspondant à certaines dispositions, qui paraissent imprimées par l'habitude dans le cerveau. De même que si nous laissons nos émotions s'évaporer, elles prennent l'habitude de s'évaporer ; de même on peut à bon droit supposer que si nous reculons souvent devant un effort à faire, avant que nous nous en apercevions, nous aurons perdu la faculté de faire effort ; et que si nous permettons à notre attention de se disperser, bientôt elle sera toujours distraite. L'attention et l'effort ne sont, comme nous le verrons plus tard, que deux mots pour désigner le même fait psychologique. Nous ignorons quels sont les phénomènes cérébraux correspondants.

La plus forte raison que nous ayons pour croire que ces phénomènes existent et que ce ne sont pas là des actes de l'esprit pur, c'est précisément ce fait qu'ils paraissent, jusqu'à un certain point, soumis à la loi de l'habitude qui est une loi matérielle.

Nous pourrions donc présenter une dernière maxime pratique sur ces habitudes de la volonté à peu près en ces termes : Maintiens vivant en toi la faculté de l'effort, en lui faisant faire chaque jour un peu d'exercice désintéressé. Voici ce que j'entends : déployez, par principe et sans autre but, un peu d'héroïsme, faites tous les jours ou tous les deux jours quelque chose — sans autre raison sinon que vous préféreriez ne pas le faire, de sorte que, lorsque surviendra l'heure terrible de la détresse, elle ne vous trouve pas sans énergie et sans préparation pour l'épreuve. Un tel ascétisme est comme la taxe d'assurance qu'on paye sur sa maison et sur ses biens.

Cette taxe ne rapporte rien sur le moment, ni même peut-être jamais. Mais si l'incendie arrive, cette dépense épargnera la ruine à celui qui l'a faite. Il en est de même pour l'homme qui a développé chez lui-même jour après jour, l'habitude de l'attention concentrée, de la volonté énergique et du renoncement spontané. Comme une tour inébranlable il tiendra ferme quand tout autour de lui vacillera et quand ses compagnons d'infortune, moins résistants, seront emportés par la tempête comme la menue paille quand on vante le blé.

William JAMES.

nous-mêmes, peut nous importe ce que doit devenir dans une société mieux équilibrée, les fabricants de matériaux ou de matières, les entrepreneurs et leurs démarcheurs.

Le Syndicalisme Révolutionnaire doit être susceptible de faire faire les « appétits » d'hommes d'affaires municipales, de ceux qui engendrent les « Topazes ».

La 13<sup>e</sup> Région Fédérale du Bâtiment.

« Le Libertaire » étant dans une situation pécuniaire difficile, les copains sont priés de répondre favorablement à son appel.

VIENT DE PARAÎTRE : Les Syndicats ouvriers et la Révolution sociale, par Pierre BESNARD. (Édition de la C.G.T.S.R.), 1 volume de 352 pages, contenant tout l'exposé de la question sociale en trois parties : analytique, critique et déductive ; préparatoire à la révolution par l'organisation ; constructive et réalisatrice.

Tous les principes, toutes les tactiques, tous les objectifs et moyens d'action du Syndicalisme révolutionnaire dans cet ouvrage, qui est la véritable suite, sur le plan contenu, des ouvrages de Bakounine, de Kropotkine et de Janus Guillaume, grands ouvriers de la 1<sup>re</sup> Internationale.

Malgré son importance et son prix de revient élevé, ce volume est vendu au prix de 15 francs, au siège de la Fédération du Bâtiment. Il est expédié par 16 francs franco pour la France et 17 fr. 50 pour l'étranger.

Utilisé pour la commande, le c/c 1.441-43 E. Juhel, 2 bis, impasse Maréchal, Paris (XII).

On trouve également des volumes au Libertaire, 186, boulevard de la Villette, Paris (19<sup>e</sup>). Au S. U. B. de Paris, Bourse du Travail, 4<sup>e</sup> étage, bureau 12.

Aux souscripteurs du livre de P. Besnard. — Tous les petits envois pour la France et l'étranger ont été faits la semaine dernière.

Seuls restent à faire, à la date du lundi 20 octobre, les envois destinés à S. U. B. de Lyon, aux Métallurgistes de Lyon, aux camarades qui ont remis leurs souscriptions à nos amis Chastagnol de Brive, et Perrissaguet de La Mages.

Nous espérons que ces organisations et camarades auront, cependant, reçu leurs ouvrages avant la parution de cette note où, en tout cas, les recevront avant la fin de cette semaine.

Nous prions donc les camarades qui n'auraient pas reçu les volumes souscrits de nous en aviser à partir du 27 octobre 1930 pour que nous réclamions à la poste le cas échéant. — La C.A. de la C.G.T.S.R.

La Chambre Syndicale des Métallurgistes autonomes prévient ses adhérents qui ont souscrit pour le livre « Les Syndicats ouvriers et la Révolution sociale » de Pierre Besnard, qu'ils peuvent le réclamer à la permanence, Bourse du Travail, bureau 21, 5<sup>e</sup> étage, les samedis de 15 à 18 heures, les dimanches de 9 à 12 heures.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Réunion du Conseil. — Vendredi 24 octobre à 18 heures, au siège.

Assemblée générale. — Dimanche 26 octobre, salle Jean-Jaures, à 9 h. 30, Bourse du Travail.

C. G. T. TERRASSIERS

Sans être un misanthrope endurci, on peut à un moment donné ne pas être animé d'un amour excessif envers les mammifères à station droite que l'histoire naturelle désigne sous le nom de *hominidés*. L'on peut, en face de certains individus crasseux commises par nos contemporains, se demander si l'humanité n'est pas atteinte de démence chronique et incurable.

Certains pensionnaires de nos établissements psychiatriques n'arrivent pas à la cheville de bien des bipèdes à queue d'Adam dans le domaine de la noire connerie.

Il suffit qu'un cours d'une crise aiguë un sinistre hurlement commette une quelconque incertitude pour qu'immédiatement et sans transition cet acte de folie individuelle devienne collectif. Tel un virus pathogène à effet foudroyant, l'immobilité s'empare des masses humaines avec une rapidité déconcertante sans que l'on puisse faire grand-chose d'efficace pour lutter contre la contagion.

Et la progression du mal est terrible. Pour quiconque possède un peu la psychologie de la foule, l'esprit d'imitation qui anime les masses humaines ne connaît pas de bornes.

Je ne me crois pas atteint de myopie, mais sans en avoir eu aucune façon sur mes dix-sept années, je puis dire en passant que la femme est un être plus particulièrement en proie à ce genre d'aberration. Il n'est pas un usage idiot, pas une mode absurde qu'elle ne s'astreigne à suivre le mirage de la faiblesse ou de la débauche.

Il n'y a pas si longtemps deux assassins de l'air, deux futurs exterminateurs de population civile, deux gachés qui se préparaient probablement à faire un nouveau massacre des innocents au cours de la prochaine dernière (le quatre ficelles Costes et son torche-cul Bellonte, pour ne pas les nommer) faisaient un bond dans les nuages et atteignaient d'atterrir dans la capitale yankee.

Dans la presse des deux mondes ce ne fut qu'un immense coup d'encensoir. Pauvres gens ne croyez-vous pas que tout ce concert de louanges leur était bien dû. Braves ouvriers du progrès : 36 heures la carcasse en l'air pour 50 millions. Quel désintéressement !

Qu'en dites-vous, savants aux membres rongés par le radium, hommes de science dont le nom reste dans l'ombre qui, souvent au péril de votre vie, cherchez à valoir le mirage de la faiblesse ou de la débauche pour 300 balles par mois.

Ces deux comédiens avaient eu l'idée saugrenue de peindre un quelconque signe de ponctuation sur la carcasse de la satanée mécanique, baptisée le Point d'Interrogation.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'immédiatement la foule tombe dans un état d'hystérie imitative aiguë. Sans savoir pourquoi et sans rime ni raison, les morues mondaines et prolétaires ont eu l'idée de varier leur stupéfaction de cet hieroglyphe. Des procureurs sans conscience (si toutefois un procureur peut être doué de raison) ont affiché ce signe sur le couvre-chef de leur spermatozoïde évolué.

Des chauffeurs d'automobiles se sont évertués à le reproduire sur leur bagnole. Partout ce point d'interrogation obsédant vous poursuit, l'infestation est grave. La crise est aiguë. Et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.

Le geste de l'andouille d'a côté quelle que soit la portée et la coulonnerie montre de ce geste. Oui la foule est encore mentalement mûre pour toutes sortes d'exploitation et de domination. Que les prolétaires honorent deux millionnaires ayant accompli un exploit et de ce fait, qui peut paraître sans portée à certains, se dégage toute une conclusion. C'est que les masses humaines sont toujours à la merci de n'importe quel abruti, investi d'un quelconque pouvoir d'autorité, dans quelque domaine que ce soit. L'état d'esprit est grégaire, les individualités ne se dégagent pas de la masse humaine.